

# Que diraient les animaux si ...

---

*Conférence prononcée dans le cadre des Grandes conférences liégeoises le 17 janvier 2013.*

Vinciane Despret

Département de Philosophie

Université de Liège

Dans le Morning Herald du 14 février 1829, on pouvait lire ceci: une femme du village de Mansfield, en Angleterre, avait promis à une amie très proche, sur son lit de mort, qu'elle déposerait dans son cercueil, un paquet de lettres autrefois écrites par son fils défunt. Or, dans le désarroi du chagrin, elle a oublié. Elle resta désemparée jusqu'à ce que peu après, le facteur de ce même village décède. Elle alla donc voir la famille du facteur et lui demanda la permission de déposer les lettres dans le cercueil de ce dernier. Elle savait qu'elle pouvait avoir confiance dans le fait qu'il serait aussi diligent comme facteur dans l'autre monde qu'il l'avait été dans celui-ci<sup>1</sup>.

Commencer une conférence qui va parler des animaux avec cette histoire est pour le moins étrange, et certains d'entre vous se demandent

---

<sup>1</sup> Exemple cité dans Ruth Richardson (2000) *Death, Dissection and the Destitute*, Chicago, University of Chicago press, p. 4.

sans doute s'ils ne se sont pas trompés de salle. D'autres doivent envisager que c'est moi qui me suis trompée de salle, ou de titre, ou d'histoires.

Si j'ai choisi de commencer par cette histoire, c'est parce qu'elle constitue le lien ténu entre le projet de recherches que je mène depuis quelque temps et qui consiste à interroger, lire et écouter les personnes qui ont perdu quelqu'un et celui, au plus long cours, qui me conduit à interroger, observer, écouter et lire les personnes qui travaillent avec des animaux. Car il y a un point commun entre cette histoire arrivée à cette dame (et je pourrais en raconter bien d'autres qui présenteraient les mêmes traits) et celles auxquelles je vais vous inviter, hormis le fait qu'elles sont peuplées d'êtres qui font des choses en apparence un peu bizarres. Je vais le dire en deux ou trois mots : les deux projets de recherches ne cessent de m'apprendre que la vie rend inventif, et plus particulièrement sur un mode que je dirais privilégié : elle ne cesse de fabriquer des liens et de nous en faire fabriquer. La vie sous toutes ses formes, en ce compris la vie en période de mort et de deuil ; ou comme aujourd'hui, en période de graves dangers et d'extinctions massives, conduit les êtres à créer des liens. Cette dame amie de la défunte a été mobilisée par quelqu'un qui n'est plus, elle a à son tour mobilisé une autre famille, et créé d'autres liens par morts interposés, le fils qui a écrit les lettres, sa mère, le facteur, et dieu sait encore combien de personnes ont pu ainsi être impliquées dans cette

histoire. Et l'on peut imaginer que la famille du facteur a pu ressentir un peu de fierté eu égard à cette mission, que cette demande a pu constituer un témoignage d'hommage au disparu, que la demande a introduit de l'imaginaire et de l'espièglerie dans une période bien triste, et que cet échange de circulation de biens qui font liens (car des lettres sont un témoignage matériel de liens, et elles fabriquent des liens un peu exceptionnels puisqu'ils sont pérennes et que chaque lecture les réactive), peut s'avérer un geste qui console et répare quelque peu, en tous cas qui réinsuffle de la vie dans un moment où elle semble s'absenter. Et l'on peut, en dernier ressort, s'imaginer que ces liens qui me font à mon tour fabriquer des histoires, à la suite du journal Morning Herald, et de l'anthropologue qui relaie cet article, des liens qui pourront toucher d'autres personnes.

Je ne dis pas que ces liens ont tous la même réalité, ou la même teneur en réalité, mais ce sont des liens qui se tissent, et qui mettent des êtres en connections diverses, inventives, vivantes, espiègles mêmes, car cette façon de parler des morts a quelque chose d'espiègle et de sérieux en même temps, des connections tellement vivantes qu'elles rendent les défunts encore présents, sur des modes créatifs : une présence que traduit bien le fait qu'ils continuent à mobiliser et à faire faire des choses à ceux qui

restent. Les lettres d'une conversation interrompue continuent à circuler et à lier des êtres dans de nouvelles connections.

Ce sont des liens porteurs d'histoires, au double sens du terme : celui de l'histoire, et celui des histoires qui sont les liens que nous tissons entre les événements et qui leur donnent un sens, et dont certaines enchantent le monde.

Nous avons besoin de ces histoires.

L'anthropologue spécialiste des Aborigènes du Nord de l'Australie, Deborah Rose<sup>2</sup>, écrit dans un livre consacré aux chiens sauvages, que l'amour en des temps d'extinction nous oblige à poser d'autres questions, à trouver d'autres histoires, à créer d'autres liens. Je crois que c'est ce qui est en train d'arriver, ça et là, dans notre relation aux animaux. Notre histoire avec eux est en train de changer, et les histoires que nous racontons à leur sujet, les histoires que nous récoltons en les observant, en les écoutant et en apprenant à leur répondre, changent aussi.

Sans doute devrait-on envisager de penser les termes de notre histoire dans ceux d'une écologie de l'attention et du tact, une écologie qui pense les êtres dans les liens qu'ils tissent ensemble, et qui les rendent, avec un peu de chance, moins dangereux les uns pour les autres.

---

<sup>2</sup> (2011) *Wild Dog Dreaming: Love and Extinction*. Charlottesville and London: University of Virginia Press.

Ainsi, pour partir du raccord ténu que j'ai tenté de construire entre mes deux projets de recherches et pour entrer à présent de plein pied dans le monde des rapports entre les animaux humains et les animaux non-humains, je pourrais faire une brève allusion à ces pratiques dans lesquelles les humains et animaux font alliance dans les circonstances de décès.

Dans le roman largement autobiographique du romancier chinois Jiang Rong, le *Totem du loup*, on apprend qu'en Mongolie du Nord, où l'auteur a été exilé, tout jeune étudiant, et où il a vécu quelques années avec un groupe de pasteurs nomades, les loups et les éleveurs nomades qui cohabitent dans la steppe ont en quelque sorte entre eux un contrat tacite : lorsque un membre de la communauté meurt, son corps est déposé à la limite du territoire des loups. Seul le fait d'être mangé par ces derniers permet à l'âme d'être libérée du corps et de gagner d'autres lieux où elle rejoindra les dieux. Aussi, et cela même si les rapports peuvent parfois être d'une violence rare lorsque les loups s'en prennent aux troupeaux, aux chiens et aux chevaux, les pasteurs Mongols sont-ils très attentifs à la survie des loups. Ils les combattent courageusement, car il y va de leur survie, et ils veillent sur eux, car il y va également de leur survie. Ils savent que la disparition du loup de la steppe détruira l'équilibre écologique instable de celle-ci, parce que les rats qui sont la proie des loups proliféreront et en détruiront les ressources, et parce que les loups régulent le nombre

d'herbivores sauvages migrateurs qui, lors des grandes migrations de printemps, concurrencent le bétail des éleveurs. Sans les loups, la steppe serait ravagée à chacun de leur passage. Les hommes de cette communauté savent encore que la disparition du loup compromettra de manière irréversible la survie des âmes de ceux qui décèdent. L'écologie et la cosmologie forment ici un seul et même terme, et sans doute devrait-on parler de cosmo-écologie qui unit ainsi les destins enchevêtrés des hommes, des dieux, des loups et du bétail.

Cette histoire trouve d'autres échos ailleurs. Tout récemment, j'ai lu qu'en Inde, à Mumbaiï, les vautours qui sont à présent en voie d'extinction vont être invités à revenir, ils seront nourris et protégés. Renouant avec une pratique ancienne, les initiateurs Indiens du projet proposent que les vautours puissent à nouveau accomplir le travail funéraire qui leur a été longtemps dévolu : ce sont eux, qui pendant longtemps, ont pris en charge le traitement des corps des défunts, hommes et animaux. L'appel aux vautours, et le projet de les faire revenir deviennent urgents, car les corps trop nombreux ne trouvent plus de place et commencent à constituer un véritable problème d'hygiène publique. Mais plus intéressant encore, il faut savoir ce qui a causé la disparition des vautours. Comme les vaches sont sacrées, elles ne peuvent servir à l'alimentation. A leur mort, c'est aux vautours que l'on confiait le soin des corps des animaux. Or, depuis

quelques années, on a donné au bétail des médicaments pour soulager les problèmes inflammatoires, le diclofenac, un analogue de ce que nous appelons le voltarene. Or, ces médicament se sont avérés constituer de véritables poisons pour les vautours, car ils bloquent les reins de manière fatale. La population des vautours a donc dramatiquement diminué : entre 1994 et 2004, 97% de la population des vautours a disparu. Les initiateurs du projet proposent dès lors de construire un vaste site pour les oiseaux, où ils seront nourris, et où ils pourront reprendre leur travail funéraire si utile. Mais plus intéressant encore, et c'est là que nous retrouvons les conditions de ce que je proposais de nommer une écologie de l'attention, du tact et du souci, une écologie responsable, il sera demandé aux humains qui souhaiteraient l'aide des vautours pour le dernier rituel, de s'abstenir pendant les derniers mois de leur vie, de prendre ces médicaments. Les gens seront-ils assez responsables pour s'y engager ?

Ce genre de questions demande non pas d'être posées, abstraitement, mais d'être expérimentées. Si les gens veulent que les vautours prennent soin d'eux, ils doivent apprendre à prendre soin des vautours.

Ce n'est pas, et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi cet exemple plutôt qu'un autre, une exigence de réciprocité éthique. C'est une exigence écologique et pragmatique.

Cette exigence de réciprocité pragmatique, j'en trouve une forme relativement analogue chez les scientifiques que j'observe, interroge ou lis depuis quelques années : ces scientifiques savent qu'ils n'apprendront rien d'intéressant de leurs animaux s'ils ne leur posent pas des questions susceptibles de les intéresser. Et ils savent qu'eux mêmes ne seront des scientifiques intéressants qu'à la condition d'avoir réussi à rendre leurs animaux inventifs, intéressants, surprenants.

Si un ou une scientifique revient de chez les manchots en concluant que ces animaux sont vraiment stupides, et qu'il n'y a rien de bon à apprendre à leur sujet, on ne peut s'empêcher d'éprouver le sentiment d'une histoire quelque peu ratée. Si un ou une scientifique nous raconte, après avoir passé du temps à les observer, que les moutons ne sont pas aussi moutonniers et simples qu'on l'a pensé jusqu'à présent, et qu'ils soulèvent bien plus de questions et des questions bien plus compliquées que celles qu'on leur avait jusqu'à présent posées, non seulement ce ou cette scientifique sera intéressante, mais elle suscitera l'intérêt d'autres scientifiques, qui eux-mêmes enrôleront des moutons dans d'autres recherches, recherches qui elles-mêmes susciteront de nouvelles théories,

de nouvelles histoires pour les moutons, et plus largement de nouveaux liens entre eux et nous.

Si je parle des moutons, c'est parce qu'il s'agit d'un cas assez exemplaire de réussite de ce type. Et pour renouer avec le thème qui guide notre rencontre, je dirais que les moutons, avec la recherche qui leur a été consacrée ces dernières années, ont gagné, bénéficié, d'autres histoires.

Mais comment rend-on un animal intéressant de manière fiable ? Comment construit-on de nouvelles histoires qui témoignent de ce qu'ils font et de ce qu'ils sont d'une manière qui suivent à la fois les exigences de la pratique scientifique, et qui se soumettent à ce qui peut intéresser les moutons ?

Je vais m'attacher à quelques détails de cette histoire.

Elle commence à la fin des années quatre-vingts lorsque Thelma Rowell, une primatologue confirmée enseignant à l'université de Berkeley, en Californie, une primatologue qui a commencé à travailler avec les babouins au début des années soixante et qui n'a cessé d'observer les singes depuis lors, s'est posée une très simple question : les singes sont-ils vraiment plus intelligents socialement que les autres animaux ? On sait qu'ils se font des amis, qu'ils créent des alliances, qu'ils peuvent manipuler les autres, qu'ils peuvent mentir (ce qui est un signe de très grande

intelligence sociale), que certains peuvent attribuer aux autres des intentions et des croyances (on dit qu'ils sont mentalistes), qu'ils sont socialement très organisés, qu'ils se réconcilient en cas de conflits, qu'ils utilisent des outils, qu'ils ont des pratiques culturelles, certains sont même de compétents pharmacologues capables de connaître quantité de plantes guérissant des maladies allant du paludisme aux infections intestinales, certains enfin, parmi les chimpanzés, ont inventé des armes (je signale que cette glorieuse invention est le fait des femelles), et bien d'autres talents encore. Or, dit la primatologue, si on consulte la littérature au sujet des moutons (qui sont le contre exemple par excellence dans ce domaine) que nous dit-on ? Qu'ils ne se reconnaissent pas individuellement, qu'ils n'établissent pas de liens de longues durées et ne semblent pas marquer de préférences pour certains congénères (les moutons n'ont pas d'amis), qu'ils sont assez rigidement hiérarchisés, et que leurs interactions se limitent à brouter ensemble ; ou, très occasionnellement, c'est-à-dire pendant la brève période de rut, à se battre pour les femelles. Les moutons se suivent assez stupidement, et quand le loup les attaque ils se jettent tout aussi stupidement dans des ravins.

Mais dit Thelma Rowell, ne s'agit-il pas là du symptôme de ce qu'on pourrait appeler un scandale hiérarchique ? Les singes ont des histoires, des histoires compliquées, ils ne cessent de tisser, d'entretenir et de réparer

des liens, ils ont même une histoire à présent puisque les archéologues leur ont constitué un passé d'inventeurs d'outils et de pratiques culturelles. Les moutons n'ont pas d'histoire, si ce ne sont les anecdotes peu glorieuses que l'on raconte à leur sujet. Mais si on réfléchit plus avant, dit Thelma Rowell, et que l'on compare les questions qu'on leur a posées, que voit-on ? Qu'on a posé aux singes des questions intelligentes, en se fondant sur le fait que, comme ils sont nos plus proches cousins, il était évident que nous pouvions les leur poser. Et comme ces singes répondaient avec succès à ces questions, on leur a posé des questions plus compliquées encore. C'est ce qu'on appelle un cercle vertueux. Et qu'a-t-on demandé aux moutons ? Pour le dire simplement : comment ils convertissent de l'herbe en gigots. Bien sûr, quelques scientifiques leur ont posé d'autres questions, sur l'attachement, sur les possibilités qu'ils se reconnaissent, mais rien d'encourageant n'était issu de ces recherches, on avait donc continué à leur donner de l'herbe et à leur demander comment ils mangent, ce qu'ils préfèrent manger, etc...

Thelma Rowell a donc décidé que si nous voulions comparer les singes aux moutons, la première chose à faire, c'était de poser aux moutons les mêmes questions qu'aux chimpanzés, mais surtout, et vous verrez que cela importe, en réunissant les conditions qui permettraient aux moutons de vraiment être en mesure de répondre à ces questions. Et c'est ce qu'elle

fait depuis lors. Sa retraite est entretemps intervenue, elle ne doit donc plus enseigner, mais comme cela arrive à de nombreux chercheurs, la retraite n'a pas réellement modifié sa vie, elle continue ses recherches, et s'est installée dans une région du Nord de l'Angleterre, avec un troupeau de moutons.

Je suis allée lui rendre visite, et observer avec elles les moutons. Un détail dans ses observations m'a marquée. Tous les matins la chercheuse apporte, dans la prairie où vivent les 22 moutons, les bols du petit déjeuner, une sorte de complément alimentaire qui n'est pas vraiment nécessaire mais qui est bien utile. Comme elle a choisi une race de moutons assez sauvages, cela la lui permet de les approcher pour les observer de près, cela tend aussi à rendre les interactions un peu plus nombreuses et un peu plus visibles. Mais ce qui est intrigant, c'est que Thelma Rowell apporte 23 bols à ses 22 moutons. Il y en a toujours un de trop.

Pourquoi ce bol surnuméraire ? Laissons de côté une hypothèse fantasque mais pas si fantasque que cela : Thelma Rowell se réserverait un bol pour elle-même — elle adopterait alors la pratique anthropologique de partager le repas avec ceux qu'elle observe. Fantasque, oui, car les pratiques des sciences naturelles ont pour usage de conserver une certaine distance avec les êtres observés, pour des raisons les plus diverses, qu'elles tiennent à l'exigence d'objectivité ou à des raisons pratiques, qui renvoient au fait de

ne pas trop se mêler de leurs affaires et ne pas être trop mêlés aux leurs. Donc, 23 bols pour 22 moutons. Pour qui est le bol surnuméraire ? Pour les 22 moutons bien sûr. Une autre raison peut alors s'imposer. Thelma Rowell voudrait éviter la compétition. Si tel est le cas, deux interprétations de motifs pourraient alors être évoqués. D'une part, on pourrait envisager, dans une lecture critique, un motif que je pourrais résumer assez simplement, ce type de motif qui a enthousiasmé pas mal de commentateurs des pratiques de l'histoire naturelle : la chercheuse privilégierait, dans ses observations, celles qui vont dans le sens de ses propres préférences politiques. On remarque, dans l'histoire naturelle, que souvent les chercheurs peuvent avoir une théorie sur la manière dont se comportent les animaux. Et on remarque également, que si, par exemple, un chercheur pense la compétition, ou la hiérarchie, est importante et qu'elle peut rendre compte de l'organisation sociale des animaux, il aura tendance à privilégier dans ses observations, ce à quoi sa théorie l'a préparé à observer. En revanche, les exemples abondent également, si le scientifique pense que la solidarité, ou l'attachement aux membres du groupe et les relations affiliatives, explique les comportements de ses animaux, il tendra à se focaliser sur les événements qui en témoignent. Et chacun de ces chercheurs partira sur le terrain avec une théorie, dont on se rend compte qu'en fait c'est déjà une histoire, qui va en produire d'autres.

Car les théories sont et fabriquent des histoires. Certes, toute théorie est un outil explicatif du monde, mais c'est également une histoire qui est proposée. Et chaque situation de terrain, chaque laboratoire expérimental, deviennent des lieux qui produisent des histoires qui à leur tour vont en produire d'autres.

Chaque théorie est en ce sens une matrice narrative : une matrice dans le sens où elle génère des histoires, une matrice également dans le sens de contenant en attente de contenu : chaque matrice va dès lors inscrire certains faits, les lier ensemble, et en occulter d'autres. Et cette matrice d'histoires importe. Car elle va affecter non seulement ce qu'on raconte, mais également ce qu'on observe. Je vais pour illustrer cela et le rendre plus clair reprendre un exemple dans l'éthologie.

Il y a une controverse qui a passablement agité les primatologues il y a quelques années, suite à la découverte, dans une troupe de singes langurs en Inde, d'un événement qui a fortement marqué les chercheurs<sup>3</sup>. Des singes mâles adultes ont fait irruption dans un groupe qui avait été composé d'un mâle et de plusieurs femelles, et ont, au départ de ce dernier, massacré les petits. Ce qui a donné lieu à la théorie suivante, et largement diffusée, je cite : « *Chez les espèces polygynes, des observations de plus en plus nombreuses ont montré que lorsqu'un mâle prend possession du harem d'un*

---

<sup>3</sup> Cette controverse est magistralement analysée dans le livre de Amanda Rees (2009) *The infanticide controversy : Primatology and the art of field science*, Chicago, Chicago University Press.

*prédécesseur évincé, il peut tuer tous les petits, ce qui accélère l'oestrus des femelles et lui permet de les féconder. Les petits seront donc porteurs de ses gènes. »*

On remarquera une chose : on commence par un terme relativement neutre, les « espèces polygynes ». Ce terme signifie simplement qu'un mâle s'accouple avec plusieurs femelles, ce qui n'a rien de rare ou d'exotique. Mais cela devient beaucoup moins neutre lorsque le terme harem est évoqué. Car s'il prétend désigner la même situation, ce qu'il signifie change radicalement. On le voit dans la phrase où le terme harem intervient : d'un seul coup, lorsqu'on parle de harem, on parle du fait qu'un mâle « prend possession du harem ». On a donc, avec ce terme, toute une histoire qui se dessine.

Or, cette histoire de harem et de mâle qui prend possession, et qui est issue des observations, est elle-même liée à une histoire, celle qui a conduit à ces observations : en fait, le chercheur qui a le premier rapporté les faits d'infanticide est un chercheur Japonais travaillant en Inde, Yukimaru Sugiyama. L'infanticide, explique-t-il, est advenu lors de changements sociaux importants dans la troupe. Mais si on cherche un peu plus loin, on se rend compte que ces changements sociaux, en fait, sont dus à l'initiative du scientifique. Ils font suite à ce qu'il appelle une « manipulation expérimentale » dans la troupe. Sugiyama a transféré le seul mâle d'un

groupe, un mâle dont il dit qu'il était le mâle dominant souverain qui avait protégé et dirigé le harem, dans un autre groupe, quant à lui bisexué. A la suite de cette manipulation expérimentale, selon les termes mêmes de Sugiyama, un autre mâle est entré dans la troupe dont venait d'être retiré le premier, a pris possession de ce que le chercheur appelle un harem, et en a tué quatre petits.

Je souhaiterais m'attarder quelques instants au sujet de la manière dont les observations de Sugiyama ont été formulées. La sémantique utilisée n'est pas innocente ; non seulement elle traduit certaines choses, certains partis pris théoriques, mais elle induit tout autant le choix de certaines significations et surtout, elle va guider non seulement ce qu'on observe, mais la manière dont on lie les observations entre elles, les histoires que ces liens vont produire, car les histoires sont bien le produit des liens que l'on tisse entre des événements que l'on considère comme significatifs et qui prennent leurs significations en étant inscrits et ordonnés par les liens que l'on fait.

Evoquer ce qui s'est passé en parlant de mâle qui « prend possession du harem » et qui se substitue à un « souverain dominant » lui même « protégeant et dirigeant le harem »— je ne fais que m'aligner sur les choix sémantiques de Sugiyama, lui-même adoptant la terminologie en usage— engage, vous en conviendrez, déjà à un certain type d'histoire.

La question n'est donc pas de critiquer les mots utilisés, mais de travailler dans une perspective pragmatique. À quel type de narration ce genre de métaphores, de mots engage-t-ils ? Ou, plus concrètement, pourrait-on restructurer l'histoire en utilisant d'autres ? Est-ce que d'autres mots ne rendraient pas cette histoire moins évidente ? Ainsi le terme de « harem » qui désigne, généralement, un groupe composé d'un mâle s'accouplant avec plusieurs femelles est un choix sémantique qui implique un scénario particulier, celui d'un mâle dominant exerçant un contrôle sur ses femelles. Or, qui nous dit que le mâle choisit les femelles ? Qu'il se les approprie, qu'il en prend possession et qu'il en est le souverain, ou le dominant ? Rien, si ce n'est que le terme « harem » induit cette signification.

Or, une autre manière de décrire ce type d'organisation a été proposée, notamment par des chercheuses féministes travaillant dans le cadre de l'hypothèse darwinienne de la sélection sexuelle — selon laquelle ce sont les femelles qui, dans la plupart des cas, choisissent les mâles. Pour décrire ce type d'organisation polygyne, ces chercheuses ont proposé le scénario suivant : si un seul mâle est suffisant pour assurer la reproduction, les mâles de toute façon s'occupant peu des petits, pourquoi se charger d'en prendre plusieurs ? Si un seul suffit et permet de tenir les autres mâles à distance, et donc de maintenir la paix et la stabilité dans une troupe, les femelles ont donc tout intérêt à choisir un mâle unique plutôt que

s'encombrer d'autres individus. C'est un choix très raisonnable. Voilà donc une tout autre histoire que celle du harem, une histoire qui tient aussi bien la route, et qui s'avère en accord avec la perspective darwinienne. Et cela n'a plus rien à voir avec des mâles propriétaires et jaloux. Cela explique tout aussi bien le fait que si ce mâle disparaît, la paix et la stabilité sont compromises. Les femelles avaient donc raison de s'organiser de telle manière. Et elles pouvaient difficilement prévoir qu'un chercheur se mêlerait de cette histoire.

Car cette histoire ne fait pas qu'inverser la perspective de narration, elle oblige à changer la structure narrative elle-même ; l'histoire qui décrit les effets du changement de mâle n'a plus rien de l'évidence sous laquelle elle circulait. Il ne s'agit plus aussi simplement d'une conquête d'un mâle étranger qui s'impose, qui prend possession et qui manipule l'oestrus des femelles par infanticide interposé. Et l'infanticide peut alors recevoir une autre explication : il n'est plus le motif d'un mâle stratège mais relativement primitif et obnubilé par le fait de transmettre ses gènes, il devient une conséquence de troubles sociaux graves.

Le choix de l'histoire dans laquelle on inscrit les observations n'a donc rien d'innocent. Les matrices narratives, on le voit, soutiennent l'attention à certaines choses, elles l'inhibent pour d'autres. Tant qu'on se focalise sur cette histoire de harem et de conquête, on ne prête pas attention à ce qui a

pu arriver en conséquence des manipulations expérimentales. *Le fait que le seul mâle de la troupe ait été victime d'un kidnapping.* Peut-être était-il souverain, mais que veut dire être souverain : susciter la déférence, des liens affectifs, faire régner un climat de confiance ? Si les langurs ont des options différentes, ce qu'ils ont visiblement puisqu'ils peuvent vivre en groupes bisexués ou en groupe polygynes ; si l'hypothèse du choix des femelles est juste, et qu'elles ont créé des attaches très particulières avec ce mâle là, et pas un autre, on peut imaginer le traumatisme du groupe. « Notre mâle a été enlevé par des humains qui ne cessent de nous observer ». Tout et n'importe quoi peut alors arriver. Les causes de l'infanticide deviennent, dans ce cadre, beaucoup plus contextualisées. Elles obligent à prendre en compte le fait qu'une société, cela se construit au jour le jour, et cela se compose, et cela peut à tout moment tourner très mal si des humains irresponsables s'en mêlent.

Bien sûr, les chercheurs vont, à partir de ce moment, observer d'autres cas d'infanticides, et cette fois sans manipulation expérimentale. Mais ces cas sont désormais lus avec la même histoire, celle du harem. La matrice narrative est devenue, si je reprends un terme de la sémiologie, un moule narratif, une histoire toujours la même qui exerce des contraintes très fortes.

Mais une autre chercheuse, Phyllis Jay, travaillant également avec les langurs, a analysé les cas qui avaient été observés : elle a constaté que tous ces cas présentaient deux points communs que l'histoire du harem ne permettait pas de prendre suffisamment en compte : le fait qu'il y avait eu à chaque fois des changements sociaux trop rapides et trop brutaux dans des contextes de trop forte densité de la population, d'une part, et surtout, d'autre part, que bon nombre d'infanticides observés, note-t-elle encore, sont en fait accompagnés du meurtre des femelles, l'agressivité non contrôlée du mâle ne s'orientant pas seulement à l'égard des petits. Quel motif aurait donc un mâle de tuer les femelles dont il prétendrait vouloir utiliser le potentiel reproducteur ? Aucun. Tout ceci serait en fait le résultat de conditions pathogènes. On le voit, l'histoire devient différente, et surtout, elle invite à porter attention à des faits qui jusqu'alors étaient soit non retenus, voire non observés. Ce qui était devenu moule narratif peut redevenir matrice narrative vivante, elle se ré-ouvre à d'autres événements, elle peut faire proliférer d'autres liens.

Après ce long détour en Inde, revenons si vous le voulez bien à nos moutons, et aux contrées qui nous sont familières. Et revenons à ce 23<sup>ème</sup> bol qui est distribué aux moutons. Toute cette histoire que je viens de vous relater à propos des langurs, des harems, des mâles dominants, Thelma Rowell la connaît bien. Elle a étudié les babouins pendant très longtemps, et

a vu que lorsque ses collègues chercheurs, qui eux-mêmes étudiaient des babouins, étaient imprégnés d'histoires de hiérarchie, de dominance, de harem, de mâles propriétaires et de femelles soumises, cela les engageait à observer certains faits plutôt que d'autres, à privilégier certains événements qui s'inscrivent bien dans cette histoire. Et cela conduit à ne pas prêter attention à d'autres choses, aux situations paisibles dans lesquelles, en apparence, il ne se passe rien, ou des choses tellement insignifiantes et moins spectaculaires qu'on ne les relève pas.

Et elle va partir de ce simple pari : si les animaux avaient le choix, seraient-ils compétitifs ? Si la nourriture est suffisante, est-ce qu'ils vont quand même se bagarrer autour d'elle ? Et ce pari se fonde sur une autre expérience, issue de sa longue carrière d'observatrice : lorsque les animaux se préoccupent des liens, lorsque le contexte permet aux animaux de prendre soin des liens qui les unissent, ils sont bien plus intéressants. Ils font des choses plus compliquées. Ce qu'elle propose avec son 23<sup>ème</sup> bol, en donnant trop à manger à ses moutons, c'est une autre histoire, qu'elle va expérimenter avec eux : une histoire où la compétition peut être un choix, mais n'est pas une contrainte. Et cette histoire ouvre les marges de manœuvre des moutons : ils peuvent en effet, bousculer un autre qui mange dans un bol, pour lui signifier quelque chose, et ils peuvent ne pas le faire.

Et certains le feront, et d'autres pas. D'autres histoires commencent alors à émerger.

Bien connaître et prendre soin s'avèrent alors, dans ce cadre, synonymes. Tout ceci est finalement très cohérent avec le projet de la chercheuse : il s'agissait de donner une chance aux moutons. Et cette chance demande de l'attention et du tact. Il s'agit donc bien d'une écologie de l'attention et du tact, la création d'un bon milieu qui permette aux moutons de montrer de quoi ils sont capables. Et ils se montreront bien capables.

Ainsi, elle peut revisiter les théories qui jusqu'à présent ne leur avaient pas laissé beaucoup de chances. On a dit que les moutons n'avaient pas d'amis ? Certes. Mais les recherches avaient toutes comme trait commun de travailler avec des troupeaux composés juste pour la recherche, dans lesquels les animaux ne se connaissaient pas ; Thelma Rowell va leur laisser un temps long pour s'organiser. On pensait que leurs interactions se limitent à des conflits en période de rut. Certes encore, mais la raison apparaît quand on voit comment ont procédé les chercheurs : comme les moutons ont l'air de ne rien faire en période normale, les scientifiques les ont étudiés au moment où il se passait des choses. Et ont donc conclu que les moutons ne font pas grand-chose à part se bagarrer. Elle va donc alors prêter attention à ces pas grand-chose. Elle va prendre le temps, car le temps des moutons n'est pas du tout le même que le nôtre. Et la manière

dont ils créent des liens, dont ils les entretiennent ne ressemble pas forcément à la manière dont nous-mêmes nous le faisons. Il faut donc de l'imagination. Créer des liens entre des événements qui sont apparemment sans liens mais qui, si on sait apprendre à les lire et à les connecter, montrent que les moutons sont sans cesse en train de fabriquer des liens.

Un de mes amis sociologue des humains qui s'occupent des animaux, Raphaël Larrère, propose de reprendre au philosophe Lyotard une très jolie expression : il nous faut considérer, dit-il, les animaux comme des « partenaires bizarres ». Imaginons que vous jouez au tennis avec un inconnu, et que ce dernier se mette, par exemple, à essayer de mettre la balle systématiquement en dessous du filet. Vous aurez deux options ; soit vous quittez le court en vous demandant qui vous a envoyé un idiot pareil, soit au contraire, vous continuez à jouer, avec curiosité, en essayant de comprendre à quel jeu il joue, et pourquoi il joue de cette manière, et comment le jeu peut devenir intéressant, surprenant, quand on joue comme cela. On peut faire de même avec les animaux. Soit on considère, quand ils font des choses étranges, que ce sont des êtres un peu limités, et dire qu'en effet, ils ne sont pas humains ; ou au contraire, comment à s'intéresser à cette bizarrerie, et chercher quelle forme d'intelligence elle traduit. On peut créer des liens en dessous des filets. Je me souviens que j'étais avec Thelma et les moutons, et qu'un mouton s'est levé, à un moment, et pointé le

museau, comme s'il humait l'air. Novice en moutons, j'ai bien sûr pensé que ce mouton captait des odeurs qui devaient passer. C'est là que Thelma Rowell m'a fait comprendre à quel point les liens que nous tissons entre les événements, et les histoires qui guident nos observations importent. Car me dit-elle, il fallait observer ce qui s'est passé plusieurs minutes après. Tous les moutons se sont levés et sont partis dans la direction indiquée. Quand on n'a pas de doigt pour indiquer une direction qu'on souhaiterait prendre ensemble, on se sert de son museau. C'est une proposition de déplacement. Et ces fameuses bagarres dans lesquelles les moutons viennent violemment se heurter frontalement les cornes ? Oh, dit-elle, il y a une bonne part de comédie là dedans. Regardez donc ce qui se passe quand ils le font. Cela fait un bruit terrible et toutes les femelles accourent, très curieuses ! Comment peut-on faire pour appeler et attirer l'attention quand on n'a pas de main pour battre le rappel ? Et regardez surtout ce qu'ils font après le choc : ils se frottent le front et les joues. Cela, dit Thelma Rowell, j'ai appris à le reconnaître comme un geste de réconciliation. Car ne le font que les moutons qui sont amis. C'est ainsi que nous pouvons d'ailleurs apprendre qui est ami de qui. Car les liens importent pour les moutons et ils font la différence entre les amis et ceux qui le sont moins. Et certains moutons le font même avant de se bagarrer, dans un geste de pré-réconciliation,

comme s'ils disaient, « oui, on va devoir se battre, mais on est amis quand même ».

C'est là que le travail des scientifiques, et les histoires qui guident et qui sont le produit de ce travail, demande de l'imagination : comprendre le partenaire bizarre, et le créditer d'avoir des intentions et d'attribuer des significations. Il faut pouvoir se demander quelles règles suit le partenaire bizarre, et comment, dans ses propres usages, il fabrique des liens, montre aux autres qu'ils importent, communique sans mains, sans paroles, des choses parfois très compliquées. Ainsi, je viens de lire un très bel article dans lequel des chercheurs ont posé la même question aux corbeaux : ont-ils des amis, font-ils la différence entre un étranger, une simple connaissance, un familier, et un individu avec lequel se sont créés des liens privilégiés ? Comment pourrait-on faire dans un monde de corbeaux ? Les scientifiques les ont écoutés. Les corbeaux sont peut-être des partenaires bizarres mais comme nous, comme moi surtout vous allez me dire, ils sont très bavards. Mais comment écouter ? Comment comprendre, capter des différences qui font la différence pour des corbeaux ? Ils les ont enregistrés. Et ils ont vu, sur les sonagrammes, que les corbeaux ne parlaient pas du tout de la même manière s'ils ont affaire à l'une ou l'autre catégorie. Sans entrer dans des détails trop techniques, ils ont remarqué que le rythme des vocalisations n'était pas le même, en réponse au cri, lui-même enregistré,

d'un autre corbeau, inconnu, familier, ou ami : les corbeaux reconnaissent à qui ils ont affaire par le cri enregistré, et répondent en jouant sur les silences et sur le rythme, qui est beaucoup plus chaotique si le cri du corbeau auquel on les confronte est un étranger<sup>4</sup>.

Bien connaître demande du tact et de l'attention. Bien connaître demande que nous ne cessions de reprendre les histoires que nous créons, afin que nous envisagions ce qu'elles proposent, ce qu'elles promettent, comment et à quoi elles nous rendent plus sensibles, ce qu'elles rendent muet ou invisible, et ce qu'elles ne peuvent lier.

Les animaux, dit très joliment l'historien Gary Shaw, sont des agents secrets. Il nous est souvent difficile de les considérer comme des véritables acteurs, des véritables agents, des actions qu'ils performent. On a souvent l'impression que ce sont des gestes instinctifs, machinaux, sans réelle intention ou signification : un mouton qui hume l'air, un corbeau qui croasse et qui semble ne faire que crier. Partenaires bizarres et agents secrets, auxquels il a fallu aux scientifiques apprendre à répondre en déployant des trésors d'imagination. Voilà pourquoi j'aime les sciences, les scientifiques, et comment j'ai appris à aimer leurs animaux, ces agents secrets, ces partenaires bizarres.

---

<sup>4</sup> Boeckle and Bugnyar, Long-Term Memory for Affiliates in Ravens, *Current Biology* (2012), doi:10.1016/j.cub.2012.03.023

Voilà aussi pourquoi les histoires importent encore. J'avais mentionné, au début de mon exposé, le fait que l'anthropologue Deborah Rose disait qu'en ces temps d'extinction, il nous faut d'autres histoires pour nous apprendre à changer notre rapport au monde, à le rendre moins violent, moins mécanique, moins dominateur. Des histoires qui ne seraient plus contraintes dans les schémas économiques ou guerriers. Ce sera ma dernière histoire pour ce soir.

Je viens de lire avec passion le travail de deux historiennes des sciences qui me permet de conclure en reprenant les deux thèmes qui ont guidé mon propos : celui de l'importance des histoires et de comment on les choisit, comment on les construit, et celui de l'importance des liens dans le monde vivant : tout est lien, et tout n'est que lien possible, et parfois même là où l'on ne s'attend pas à trouver du lien. Le philosophe Deleuze et le psychiatre Felix Guattari écrivaient, avec une justesse remarquable que même lorsque les êtres ont des racines, il y a toujours un au dehors, un extérieur avec lequel ces êtres formeront des rhizomes avec quelque chose d'autre, avec le vent, avec un animal ou même avec des êtres humains. Ainsi va la vie. Et comme on l'a vu avec l'exemple un peu étrange qui ouvrait ma conférence, si cela commence avec la vie, cela ne s'arrête pas nécessairement avec elle. Ces deux chercheuses, Carla Hustak et Natacha Myers, proposent d'envisager les rapports entre les bêtes, les plantes et les humains sous le

régime de l'involution, qui complèterait celui d'évolution<sup>5</sup>. Suivant les théories de l'écologiste de la microbiologie Lynn Margulis, et inspirée des propositions de Deleuze de penser une involution créatrice, elles insistent sur le fait que dans le terme évolution, il faut bien entendre le « é », qui indique le fait d'aller ailleurs, et qui désigne particulièrement, dans le cas des théories biologiques de l'histoire du vivant, l'idée de séparation, de divergences, et qui retrace la naissance des espèces nouvelles. D'où le modèle de l'arbre, fait de séparations et d'éloignement de chaque branche sur le modèle de la filiation. L'involution, loin de désigner l'idée de régression (signification qu'elle porte dans d'autres contextes) indique plutôt le fait que diverses espèces se retournent les unes vers les autres, recréent de nouveaux rapports, de nouveaux échanges qui les modifient, et participent de l'histoire de la vie et de l'invention des êtres. Là où l'évolution fonctionne sur le mode de la filiation et de la séparation, l'involution traduit le régime de la mise en rapport, du retour à l'autre, de la co-évolution et de l'affinité. Des noces contre nature disait le philosophe Deleuze.

Pour étayer cette idée que l'histoire du vivant est tout autant une histoire d'involution que d'évolution, les deux chercheuses vont s'attacher aux données les plus récentes de la chimie écologique en les reconnectant à ce

---

<sup>5</sup> « Involutionary Momentum :Affective Ecologies and the Sciences of Plant/Insect Encounters ». *Différences*, Vol 23, 3, 74-118.

que Darwin écrivait dans son étude des rapports entre les orchidées et les insectes pollinisateurs. Pourquoi ce retour à Darwin ? Parce qu'elles trouvent dans ses écrits et sa pratique une véritable matrice narrative qui permet de rompre avec le régime du moule narratif des recherches contemporaines. Parce que Darwin avait été capable de voir la relation des fleurs et des insectes sur le mode des affinités, des liens, de la sensualité des relations.

Car les données récentes de la chimie écologique, remarquent les deux chercheuses, ont tendance à toujours s'inscrire dans un même scénario, une même histoire qui exerce certains types de contraintes, un peu à l'instar de celles dont je vous ai parlé, notamment à propos du harem.

Les orchidées, je ne vous apprends rien, ont co-évolué avec les insectes pollinisateurs parce que cela a constitué pour elle la seule manière de se déplacer. Et ce déplacement s'est à un moment inventé au cours de l'histoire des orchidées car cela constituait le moyen de créer des liens avec d'autres orchidées. On peut déjà, à partir de là, construire deux histoires, qui ne sont en rien incompatibles, mais dont chacune insistera sur une manière d'envisager la stratégie des orchidées et des insectes : d'une part, on peut affirmer que la stratégie est celle des orchidées, et qu'elle permet d'éviter l'auto-pollinisation ou favoriser la reproduction par interfécondation, première histoire ; mais d'autre part, c'est l'autre histoire, on

peut donner un rôle actif aux deux agents secrets, orchidées et insectes butineurs et envisager que cette option narrative nous rappelle que la vie *est* relation : non seulement relation avec d'autres plantes par insecte interposé, mais également relation avec les insectes, une relation sensuelle, affective au sens large du terme, une relation par laquelle des êtres s'affectent ; ce que Darwin appelait déjà un *réseau inextricable d'affinités*. Les deux chercheuses vont choisir d'explorer cette seconde voie. Car disent-elles, les histoires importent, elles guident nos manières de penser le monde et d'en faire l'usage. Elles remarquent d'ailleurs que cette version a eu peu de chances ces derniers temps, car les scientifiques, pris dans des modèles économiques et en apparence plus rationnels, ont plutôt insisté sur le fait que les fleurs, comme des agents économiques rationnels et calculateurs maximisant leur potentiel reproducteur, dupaient les insectes, que ceux-ci ne sont que les victimes passives de stratégies destinées à les exploiter.

Envisager cette histoire sous le signe d'une involution demande qu'on s'intéresse, comme le fit Darwin, à l'échange sensuel entre la plante et l'animal, à la manière dont ils ont co-évolué ensemble, apprenant à se séduire, à entrer en rapport, à devenir sensibles l'un à l'autre. Est-ce plus anthropomorphe qu'une version qui fait de la plante un être déterminé par des impératifs de type économique, traduits en biologie par l'objectif de

propager ses gènes ? Je ne le crois pas. Mais cela raconte une autre histoire, une autre manière de penser les liens et les rapports, leur inventivité et leur importance. Ce sont des moments d'involution, de rencontre bizarres entre partenaires bizarres qui ont appris à s'accorder, à s'entendre au moyen des odeurs et de la chimie de la sensualité.

Ces moments d'involution sont ceux qui débordent largement du cadre strict de la survie et de la reproduction : ils sont ceux qui marquent les moments d'improvisation, d'espièglerie, d'expérimentations créatrices de nouveaux liens et de nouveaux rapports. Dans cette perspective, l'histoire des êtres vivants ne ressemble plus tant à un arbre dont chaque branche se sépare des autres de manière claire et définitive, mais plutôt à un réseau serrés de liens qui tissent des rapports constants, et qui refaçonnent les êtres dans ces rapports. C'est une écologie curieuse et affective, une écologie où les êtres explorent des devenirs inédits, où ils ne cessent de s'affecter mutuellement, dans une chorégraphie faite de cooptation, d'improvisations risquées et bricolées, de répulsion, d'affinités et de ruptures, d'entremêlements, d'organismes sans cesse en train d'inventer et d'improviser de nouvelles manières de vivre avec ou à côté d'autres organismes.

C'est, et ce seront mes derniers mots, ce que j'aime appeler pour désigner la pratique de certains éthologistes se transformant avec leurs animaux : un

« devenir avec », un « devenir avec » que conduit un « devenir ensemble » avec des alliés multi-sensoriels, des partenaires bizarres, des agents secrets. Et c'est bien ce qui tisse notre vie avec eux.